

Participation des Italiens aux luttes de la Libération en région parisienne

C'est par centaines de milliers que les Italiens sont arrivés en France dans l'entre-deux-guerres. Beaucoup d'entre eux sont arrivés dans la région parisienne mais d'autres investirent presque toute la France urbaine et industrielle et quelques-unes de ses régions rurales.

À l'origine de ce mouvement, des raisons économiques et démographiques. Mais bientôt des raisons politiques s'y ajoutèrent. La composante politique de l'immigration italienne fut suffisamment importante pour marquer de son empreinte presque toutes les zones de peuplement italien de l'Hexagone. Dans le Nord et le Centre de l'Italie – dont étaient originaires 80% des immigrants italiens de France – le fascisme s'était imposé au terme d'une véritable guerre civile larvée faite de destructions systématiques des organisations politiques et syndicales des ouvriers et des paysans. Cette œuvre destructrice se doubla d'une persécution brutale et méthodique des militants et des cadres communistes et socialistes d'abord, de tout individu ensuite qui manifestât ouvertement son opposition.

Voilà pourquoi l'immigration italienne comporta un courant important d'exilés politiques qui entretint avec la première une relation intime. Pour des communautés entières d'Italiens de France, le ciment et l'élément d'appartenance identitaire fut constitué par l'amertume de la défaite subie devant l'adversaire fasciste et par la volonté de poursuivre le combat dans le pays d'accueil. C'est à partir de cette référence commune que l'on vit des familles entières voire des rues ou des quartiers se mobiliser dans les fêtes champêtres antifascistes des années 20, dans les grands meetings du Front populaire, dans les grèves et occupations d'usine de juin 36, dans les comités de soutien à l'Espagne républicaine. C'est dans ces milieux que se recrutèrent les quelques milliers de volontaires italiens dans les Brigades internationales.

Or, ces derniers sortis par leurs propres moyens des camps d'internement français du Sud-Ouest, n'avaient pas tous retrouvé, ou recherché le contact avec le parti communiste italien, tout en s'engageant dans des mouvements de résistants français dont ils partagèrent le sort jusqu'à la Libération. Il y en eut un peu partout en France mais il est certain que la région parisienne occupa une place de choix : Carlo Pozzi, le premier Italien fusillé par les Allemands à Paris en décembre 1941, Riccardo Rohregger, un Italien originaire de Trieste malgré son nom de famille allemand et dont la connaissance de la langue de l'occupant le

poussa à commettre des actions audacieuses de sabotage dans une usine allemande qu'il paya de sa vie, Mario Buzzi, Pietro Pajetta, Antonio Tonussi, Alfredo Terragni avaient tous combattu pour des périodes plus ou moins longues dans les Brigades internationales en Espagne.

Mais nous avons affaire là à des militants qui étaient tous arrivés adultes en France et dont la première socialisation politique avait eu lieu en Italie. Qu'en fut-il des jeunes ?

Prenons, par exemple, les membres d'un groupe restreint associé à la geste peut-être la plus connue de la participation des étrangers à la Résistance française. Il s'agit des cinq Italiens (**le groupe d'étrangers le plus nombreux, après les 8 Juifs polonais, parmi les « vingt et trois » de cinq derniers vers du célèbre poème d'Aragon et de la chanson de Léo Ferré**), appartenant au groupe Manouchian lié à cette *Affiche rouge* dont les Allemands avaient placardé les murs de Paris **pour suggérer aux Parisiens que la Résistance n'était qu'une entreprise de destruction et de subversion menée par de vulgaires assassins étrangers, commandés par des juifs, qui plus est.**

Ces Italiens sont presque tous très jeunes : quatre d'entre eux ont entre vingt et vingt-trois ans. Le cinquième, Amedeo Usseglio, n'a que dix ans de plus. **Et pourtant il appartient déjà à une autre génération du point de vue de ses rapports avec le pays d'accueil, puisqu'il est arrivé en France déjà adulte, à l'âge de 19 ans.**

Les quatre plus jeunes appartenaient tous à la seconde génération puisque soit ils étaient nés en France soit ils étaient arrivés en France dans leur toute première enfance. Rino Della Negra est le plus jeune des quatre, puisqu'il n'avait que 20 ans au moment de son arrestation. Non seulement il était né en France, mais nous ne trouvons pas non plus de mention d'acointances antifascistes de la part de ses parents. Les lettres, toutes très touchantes, qu'il a envoyées à sa famille avant son exécution, témoignent d'une insertion heureuse, chaleureuse, dans la société française par l'intermédiaire d'une identification forte à une communauté locale, celle des Italiens d'Argenteuil et à l'équipe de foot, le Red Star de Saint-Ouen, dans laquelle il évoluait à un stade semi-professionnel. Spartaco Fontanot (**dont la photo prise à la veille de son exécution se retrouve sur l'Affiche en question, dont une des lettres écrites à la famille est reproduite dans presque toutes les anthologies des dernières lettres des fusillés¹ et dont, enfin, deux cousins aussi moururent sous les balles de l'occupant comme le rappelle la rue de trois Fontanot, à Nanterre**), pour le président

¹Dans celle adressés au père on peut y lire entre autres «*Ma mort n'est pas un cas extraordinaire, il faut qu'elle n'étonne personne et il faut que personne ne me plaigne car il en meurt tellement sur les fronts et dans les bombardements qu'il n'est pas étonnant que moi, un soldat, je tombe aussi... »*

de la Cour martiale allemande qui lui demande pourquoi lui, non français, se bat dans la Résistance française a cette réplique : *«pour un ouvrier le pays où il se trouve est sa patrie»*. **Il s'agit là de la revendication explicite d'une identité de classe cohérente avec tout ce que nous connaissons de sa famille d'origine et des liens très forts qu'elle avait gardé avec le parti italien.** Beaucoup d'éléments rapprochent, enfin, les deux cas de Antonio Salvadori et de Cesare Luccarini. Nés tous les deux en Italie, respectivement en 20 et 22, leurs familles, connues pour leur antifascisme, s'expatrièrent de leur Emilie natale quand ils étaient encore enfants. Ils finirent par s'établir tous les deux dans le Pas de Calais. C'est du Pas-de-Calais que la direction de la M.O.I. les envoya, à quelques mois de distance, se battre dans la région parisienne. Communistes tous les deux, ils semblent être parvenus au communisme par le truchement d'une socialisation politique liée aux lieux de leur insertion en France: **l'univers de la mine semble avoir pesé de tout son poids. On sait, d'autre part, de Luccarini qu'il avait adhéré aux Jeunesses communistes du parti français dès avant la guerre.**

Les modalités de la participation des Italiens à la Résistance dans la région parisienne ne se réduisent cependant pas à celles dont nous venons de présenter des exemples parmi les mieux connues. Si l'on ne s'en tient qu'au domaine de la résistance armée, la participation des Italiens aux combats de la libération de la capitale fut loin d'être négligeable. Tant et si bien que sur les 38 Italiens « morts pour la France » recensés, 15 périrent dans les combats d'août 1944. **Le cas de Darno Maffini, auquel a été récemment intitulée une place du XI^e arrondissement, actif dans la libération de la mairie du XI^e arrondissement après s'être battu plusieurs mois dans la Résistance italienne à Verona, sa ville d'origine, est, par la chronologie de sa participation à la Résistance dans les deux pays, relativement atypique. Il reste néanmoins à rattacher à sa double identité d'exilé antifasciste italien et d'immigré et présente donc un certain nombre de traits communs aux autres trajectoires dont nous avons essayé de dresser un inventaire.** Mais le peu d'éléments de connaissance que nous avons de la biographie de ceux qui sont tombés dans les combats de la Libération semblent relever d'un nombre assez varié de cas de figure.

Tout d'abord, pour ceux dont la présence de longue date sur le territoire français est attestée, l'appartenance politique ne semble pas toujours graviter dans l'orbite communiste. Parfois, en outre, il s'agit, comme dans d'autres villes de France, surtout dans le Sud-Est, d'anciens soldats de la IV^e Armée italienne ayant occupé les départements situés à l'Est du Rhône entre novembre 1942 et septembre 1943. C'est le cas, par exemple, de Pietro Poli, tombé, avec un groupe d'autres compatriotes, sur les barricades de la région parisienne à Issy-

les-Moulineaux et dont une rue de cette ville porte le nom. **Mais cette absence totale de liens avec l'immigration se retrouve dans d'autres cas d'Italiens présents à Paris à ce moment là pour des raisons contingentes diverses.**

Au stade actuel des recherches sur le sujet il est impossible de tenter une appréciation quantitative globale de la participation des Italiens à la Résistance en Ile de France. En revanche, on peut sans hésitation dire qu'un petit nombre d'Italiens eut une place de premier plan dans les combats à la fois meurtriers et efficaces menés contre les troupes allemandes de la capitale et de la banlieue par les FTP-MOI : le troisième détachement de ces derniers, formé en grande majorité d'Italiens, occupe la première place par nombre d'actions réalisées sur l'ensemble de la période où les FTP-MOI parisiens furent actifs.

Antonio Bechelloni

Texte dit par Olivier Gardelli